

**La dynamique de la solitude des néo-célibataires : vers la
constitution de nouveaux réseaux de solidarité**
**The dynamic of solitude among newly single individuals:
toward the creation of new support networks**
**La dinámica de la soledad de los nuevamente solteros: hacia la
constitución de nuevas redes de solidaridad**

Louise Saint-Laurent

Numéro 29 (69), printemps 1993

La solitude et l'isolement. La structuration de nouveaux liens sociaux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033724ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033724ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Laurent, L. (1993). La dynamique de la solitude des néo-célibataires : vers la constitution de nouveaux réseaux de solidarité. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (29), 151-161. <https://doi.org/10.7202/1033724ar>

Résumé de l'article

L'analyse préliminaire d'entrevues réalisées auprès de personnes divorcées ou séparées fréquentant un club de rencontres à Québec incite à réexaminer la problématique traditionnelle de la solitude. La diversité des perceptions de ce phénomène social et des stratégies utilisées pour assumer ou contrer la solitude en fait ressortir la complexité et l'aspect dynamique. Opposé au paradigme dominant des relations sociales, mécaniste, moralisateur et pessimiste, le paradigme de l'esthétique, plutôt optimiste, permet de mettre en évidence le rôle insoupçonné de la solitude comme facteur de création de nouveaux espaces de solidarité dans la société de masse.

La dynamique de la solitude des néo-célibataires : vers la constitution de nouveaux réseaux de solidarité

Louise Saint-Laurent

On assiste actuellement, dans les sociétés modernes occidentales, à une mutation sociale importante caractérisée par la montée du mode de vie en solitaire. Selon Statistique Canada, « la proportion des ménages composés d'une seule personne a fait un bond de 10,2 % au pays entre 1981 et 1991. Pendant cette même période, le nombre de célibataires s'est accru de 29 %, celui de veufs et de veuves a grimpé de 32 %, et le nombre de personnes divorcées a connu un accroissement de 108 % »¹. Au Québec, il y aurait, aujourd'hui, plus d'un demi-million d'adultes vivant seuls, et ces « monoménages » représentent le quart de tous les ménages (Caldwell, 1990 : 27 et 33). Ce phénomène s'observe surtout dans les grandes villes :

une personne sur trois vivrait seule à Montréal et une sur deux à New York et à Paris.

Depuis l'augmentation continue du nombre de séparations et de divorces, de plus en plus d'hommes et de femmes ont tendance à retourner au style de vie des célibataires et à faire une expérience plus ou moins prolongée de la solitude. Cette mutation récente des modes de vie (monoménages et familles monoparentales) a, par ailleurs, engendré la prolifération récente de nouveaux moyens de rencontres pour personnes seules (petites annonces, agences ou clubs de rencontres...); elle constitue, à son tour, un phénomène caractéristique de notre époque.

Dans le cadre d'une thèse de doctorat en cours², nous avons

effectué une recherche exploratoire afin de mieux appréhender le phénomène social de la solitude, qui nous apparaît comme un phénomène complexe et dynamique. D'abord, la notion de solitude est ambiguë : employé autant dans le langage courant que dans la littérature scientifique, ce terme est corrompu par la polysémie. En effet, il peut signifier différents types de solitude (existentielle, psychologique, pathologique, physique, morale, sociale, etc.); il peut être défini aussi, plus ou moins rigoureusement, par différents concepts (isolement, esseulement, incommunicabilité, marginalité, aliénation, sentiment de solitude, etc.). Pour nous, cependant, la solitude est un phénomène social total qui rassemble dans une espèce d'unité synthétique diverses dimensions.

Or, l'opinion publique a tendance à lier directement l'isolement et le sentiment de solitude au fait de vivre seul ou aux fluctuations de la vie sentimentale ou affective. La situation des néo-célibataires (hommes et femmes séparés ou divorcés, ayant ou non charge d'enfants, vivant sans cohabitation avec un ou une partenaire) est donc généralement jugée comme un signe de marginalité, compte tenu de la représentation dominante de la solitude, qui a tendance à demeurer globalement négative, notamment là où l'organisation sociale est largement basée sur le primat de la vie de couple. Dans ces conditions, la mutation sociale que nous avons évoquée soulève la problématisation du phénomène de la solitude chez les individus et dans la société. Notre objectif est donc d'approfondir, à l'aide d'outils théoriques et méthodologiques pertinents, les connaissances sur ce phénomène. L'orientation que nous proposons va à l'encontre de certaines croyances établies dans la littérature tant scientifique que journalistique, selon lesquelles la solitude est généralement conçue comme le « mal du siècle ».

Considérations théoriques

Nous pouvons dire, de façon synthétique, que depuis la naissance de la sociologie comme

science, au dix-neuvième siècle, il existe deux grandes écoles de pensée qui proposent des interprétations différentes du développement des sociétés occidentales modernes; s'y inscrivent l'émergence, l'extension et surtout les conséquences de la solitude sociale. Selon le présupposé dominant de leurs analyses (prééminence attribuée soit à la société soit aux individus), ces interprétations se fondent sur deux paradigmes des relations sociales: le paradigme mécaniste, déterministe et statique, d'une part, et le paradigme esthétique, interactionniste et dynamique, d'autre part. Dans le cadre d'un court article, nous ne pouvons qu'en faire l'esquisse.



Modernité et paradigme mécaniste des relations sociales

Une longue tradition positiviste solidement établie en sociologie affirme que le phénomène de la solitude est une conséquence ou un effet de processus macrosociologiques qui caractérisent l'évolution des sociétés modernes: rationalisation, industrialisation, urbanisation, bureaucratisation, etc.³ Selon cette école de pensée, partagée par maints auteurs classiques du dix-neuvième siècle et leurs disciples contemporains, l'individu est mû par des forces sociales écrasantes

qui lui laissent très peu de marge de manœuvre: c'est « l'homme unidimensionnel », sans attaches, irrémédiablement projeté dans « l'ère du vide » ou égaré dans la « foule solitaire » (Marcuse, 1968; Seeman, 1962; Friedman, 1964; Arendt, 1961; Lipovetsky, 1983; Riesman, 1964).

Des auteurs relativement anciens ou récents soulignent, comme signes visibles de l'isolement croissant de l'homme moderne, l'affaiblissement de l'institution du mariage, notamment par le divorce (Durkheim, 1973; Bloom, 1987: 132), l'emprise croissante de la culture de masse ou de la culture narcissique (Fromm, 1956; Riesman, 1964; Lasch, 1981), etc.

Des travaux récents sur les relations intimes, entrepris surtout en psychosociologie dans la perspective de l'échange social (Brehm, 1984: 169), s'inspirent du modèle sociétaire, synonyme de décadence, où tout serait calcul, contrat, rationalité, voire égoïsme. Le postulat fondateur commun à ces recherches est que, même si des individus sont engagés dans la recherche et l'établissement d'une relation affective avec autrui, ces démarches sont déterminées par les principes qui régissent le marché en économie capitaliste: ceux de coûts, de récompenses, de solutions de rechange. Ainsi, les relations amoureuses, par exemple, sont devenues des biens de consommation, des produits comme les autres. Bref, la modernité a engendré une industrie prospère, celle du « marché de la solitude » (Duteuil, 1979; David, 1990: 15; Cauffopé⁴). En conséquence, le Cupidon des temps modernes, caché au sein des nouvelles techniques de rencontres (petites annonces, agences de rencontres par vidéo, télé-rencontres à Québec, minitel en France, etc.),

est présenté comme le révélateur d'une société qualifiée de « décadente en mal d'amour ».

Cette perspective a favorisé l'émergence d'une tradition de recherches en sciences humaines, selon laquelle le divorce ou la séparation entraînerait fatalement des effets négatifs en termes de déficits ou de problèmes d'ordre psycho-affectif (Goode, 1956 ; Hunt, 1966 ; Weiss, 1973, 1975 ; Gray, 1978 ; Bernikof, 1987).

Bref, le paradigme mécaniste des relations sociales, intimement lié au modèle culturel de développement du capitalisme hérité du dix-neuvième siècle, engendre une conception statique, déterministe, fataliste et même catastrophique du phénomène social de la solitude. Or, nous pouvons observer, dans les sociétés occidentales actuelles, d'importantes mutations qui autorisent de nouvelles manières de penser la société et son fonctionnement.

Post-modernité et paradigme esthétique des relations sociales

Les post-modernes se réclament aujourd'hui d'un temps et d'un esprit nouveaux. Évoquant la fin de la modernité, ils ne parlent pas, contrairement aux néo-modernes, de « projet inachevé » (Habermas, 1987 : 449 et suivantes), mais plutôt de dissolution irrémédiable d'une époque. Ils ne conçoivent plus la dynamique sociale et historique sous la forme d'un progrès planifié basé sur une logique rationnelle et universelle, mais font plutôt appel à ce que Balandier (1985), parmi d'autres, appelle des « discontinuités sociales ». Au paradigme rationaliste, progressiste et moraliste qui a prévalu pendant la modernité est en train d'en succéder un autre : le paradigme

esthétique centré sur un hédonisme du quotidien.

Le terme esthétique a deux connotations : originellement et jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle, il désigne ce qui relève du sentir, de la sensibilité dans son double sens de sensation et de sentiment ; le sens nouveau apparaît avec Baumgarten et Kant, qui utilisent le mot pour désigner le domaine spécifique de la beauté et de son appréciation (Vieillard-Baron, 1986). Plus qu'une addition d'individus contractuellement liés, on peut imaginer qu'il existe une conjugaison des sensibilités. Cette nouvelle école de pensée s'inspire de Scheler, qui appliqua la méthode phénoménologique à la sociologie, en développant une théorie des a-priori émotionnels et des intuitions morales. Pour lui, la vie sociale est basée sur la communication affective des consciences, et principalement sur la sympathie, conçue comme une participation aux sentiments d'autrui (Desanti, 1976).

Ainsi, dans une société dominée par l'économie et le politique est en train de se développer une culture de groupe (partage d'émotions, de sentiments et d'expériences) qui jouerait un rôle de plus en plus important. C'est d'ailleurs ce qui explique l'émergence des réseaux, des petits groupes, des associations et des rassemblements de toute sorte au sein de la société de masse. Comme le souligne Maffesoli (1988 : 14) : « En deçà ou au delà des formes instituées qui toujours existent et qui parfois dominant, il y a une centralité souterraine qui assure la perdurance de la vie en société » (voir aussi Maffesoli, 1985). L'imaginaire social ou les représentations collectives ont aussi un rôle crucial dans la culture et la pratique sociale ; ils se retrouvent au fondement même

d'une vision du monde et de la vie.

À ce sujet, plusieurs auteurs déclarent que le style hédoniste (l'usage des plaisirs) et le « souci de soi » caractérisent l'esprit de notre temps. Pour Foucault (1984), par exemple, faire de sa vie une œuvre d'art n'a rien d'un solipsisme, d'un radical repliement sur soi. Ces « arts de l'existence » prennent la forme d'attitudes, de manières de se comporter, bref de nouvelles façons de vivre. Un certain nombre de sociologues tels que Simmel, Schütz, Luckman et Goffman ont insisté également sur l'importance de l'interaction comme réalité sociale. La sociologie de Simmel, par exemple, a apporté une contribution importante à la nouvelle problématique de la solitude, puisqu'elle permet de dépasser l'éternel débat entre société et individu, le primat de l'un sur l'autre. Elle fonde un humanisme sociologique qui décrit l'ensemble social en termes d'invariants de réciprocité. Les interactions fabriquent donc la trame de la vie sociale et lui permettent de se maintenir.

Orientation méthodologique

En réaction à une conception souvent trop statique et déterministe de la solitude, notamment celle des néo-célibataires, notre analyse s'oriente plutôt vers une appréciation dynamique et relativiste de l'expérience de la solitude vécue par ceux-ci. Par ailleurs, contrairement à une approche positiviste (élaboration de théories uniformisantes par la recherche des causes, des effets et des solutions), nous avons choisi une approche compréhensive, qui décrit et permet d'interpréter le vécu pour ce qu'il est dans sa banalité, son ambivalence et ses contradictions. Pour nous, il s'agit de mettre l'accent sur la synergie entre le statique et le dynamique. Nous croyons

que, dans l'étape de transition qui caractérise tout changement social, les acteurs sociaux sont généralement le lieu de contradictions qui surgissent du chassé-croisé des traditions et des pratiques émergentes. Ces contradictions influencent donc les représentations que les néo-célibataires ont de leur situation de solitude et les types de stratégies qu'ils utilisent pour la contrer ou l'assumer, ou les deux à la fois.

Dans cette perspective, la tâche du sociologue est d'essayer de comprendre comment une représentation individuelle rejoint l'imaginaire social, tant pour y trouver sa légitimité que pour le renforcer, par un double effet de reconnaissance légitimante. Ce choix méthodologique tient à une double conception de l'acteur, porteur et producteur à la fois de la culture générale et des sous-cultures particulières auxquelles il participe et dont il est, par conséquent, représentatif. Sous ce rapport, Ferrarotti (1983 : 51) montre bien qu'« une anthropologie sociale qui considère chaque homme comme la synthèse individualisée et active d'une société élimine la distinction entre le général et le particulier ». L'approche compréhensive permet aussi de prolonger l'analyse de la condition sociale objective des néo-célibataires et de lui

donner son véritable sens ; elle permet d'appréhender les motifs (au sens de Weber) comparables qui inspirent les individus partageant la même condition. Elle révèle ainsi la cohérence symbolique de leurs pratiques.

La recherche que nous avons entreprise s'inscrit donc dans les préoccupations d'une sociologie de la vie quotidienne qui a pour fondement épistémologique le sens commun. Opposée à une approche scientifique, la nôtre se veut intuitionniste, c'est-à-dire que, par une sorte d'empathie (intuition sensible), il nous paraît possible d'interpréter, à travers les discours, les situations vécues quotidiennement. C'est donc à partir d'éléments préscientifiques (catégories idéaux-types de Weber) tirés de l'expérience de la vie quotidienne que s'est constitué le cadre d'analyse. Contrairement à une conception traditionnelle de la « quotidienneté », perçue comme expérience de l'aliénation et « lieu des insignifiances » (Lefebvre), la vie quotidienne devient pour nous, dans une perspective radicalement différente, le lieu de la production du sens et de l'affirmation existentielle.

La technique de cueillette de données utilisée est l'entretien semi-directif. Les entretiens ont été réalisés auprès de dix hommes et de dix femmes séparés ou divorcés, membres ou ex-membres d'un club de rencontres situé dans la région métropolitaine de Québec. Ils se recrutent parmi la classe moyenne relativement aisée (professionnels, cadres, enseignants, gens d'affaires et employés de bureau ou de commerce). Il s'agit d'un échantillon intentionnel, approprié dans le cadre d'une recherche qualitative, mais construit aussi compte tenu des ressources matérielles disponibles. Il était, pour nous, un moyen effi-

cace de repérer des cas typiques ou représentatifs de la population à laquelle nous nous intéressons, soit les néo-célibataires.

Typologie des représentations de la solitude des néo-célibataires

Dans le cadre de cet article, nous ne pouvons présenter qu'une ébauche des résultats préliminaires de l'analyse descriptive des entretiens, étant donné que nous entamons à peine la partie interprétative de la thèse de doctorat. Voici donc une description analytique sommaire des représentations de la solitude des néo-célibataires. Elles sont fondées sur deux types d'ajustement : l'adaptation à la nouvelle situation et l'établissement d'un nouveau style de vie.

Le processus d'adaptation est le déroulement de l'ensemble des activités par lesquelles un individu parvient à composer avec la réalité, en adoptant une attitude suivant certaines intentions. Par exemple, le néo-célibataire aura tendance à se représenter la situation immédiate à la rupture et à l'évaluer par rapport à sa situation antérieure (mariage ou union de fait). Ce processus d'adaptation à la situation de solitude peut être différent selon les individus suivant qu'ils ont eux-mêmes pris la décision de la rupture ou qu'ils l'ont subie. Il peut aussi être tributaire des conditions (capital financier, culturel et social) qui prévalaient pendant la vie de couple ainsi que de celles qui existent après la rupture. La solitude n'est donc pas seulement liée au fait de vivre seul (dimension objective) ; elle est aussi la manière personnelle dont l'individu vit et apprécie cette situation (dimension subjective). Quant au processus d'établissement d'un nouveau style de vie, il est l'en-

semble des décisions concrétisées dans des actions entreprises pour réorganiser sa vie. Dans le cas des néo-célibataires, c'est l'ensemble des stratégies utilisées pour contrer et (ou) pour assumer la solitude.

Le découpage du matériau selon ces angles d'étude nous a permis de distinguer provisoirement trois principales composantes en jeu dans la représentation, à savoir la déstructuration matérielle, la déstructuration psychique et la déstructuration sociale.

La déstructuration matérielle a trait à un certain bouleversement du milieu de vie physique dans lequel les néo-célibataires vivaient quotidiennement avant leur rupture : perte du domicile, des meubles, apprentissage de certaines tâches, etc. La déstructuration psychique, elle, est liée au choc émotif dû en grande partie à la perte du conjoint et à un moment de crise qui remet le néo-célibataire personnellement et socialement en cause : culpabilité, angoisse, peur de la solitude, dévalorisation de soi, perte d'identité, remise en question de certaines institutions et de certaines valeurs, etc. Quant à la déstructuration sociale, elle se traduit par un réseau social plus ou moins démantelé. La rupture d'union a en effet la caractéristique, d'une part, de bouleverser dans une plus ou moins large mesure le domaine des relations avec autrui (conjoint, enfants, famille, belle-famille, amis, voisins, etc.) et, d'autre part, d'altérer les activités coutumières au niveau des échanges de type économique, sexuel, affectif ou récréatif.

À ces trois types de déstructuration correspondent idéalement quatre formes de solitude : physique, psychique, morale et sociale. Nous avons ensuite déterminé, en rapport avec cel-

les-ci, quatre types de représentations : négative, positive, ambivalente et dialectique, ainsi que quatre types de stratégies : traditionnelles, innovatrices, incertaines et mixtes.



La représentation négative : la solitude-phobie

Ceux qui partagent ce type de représentation ont une peur instinctive de la solitude et n'y voient aucun avantage. Conformément à l'idéologie traditionnelle selon laquelle il n'est pas naturel ou « normal » de vivre seul, leur situation de solitude est, dans l'ensemble, jugée très malheureuse.

L'expérience de la solitude physique se révèle difficile. La déstructuration spatiale et temporelle de leur vie quotidienne, provoquée par la rupture, place généralement les néo-célibataires dans une situation d'instabilité et d'insécurité, surtout si la durée de la vie de couple a été longue. Le fait de se retrouver soudainement à vivre seuls dans un logement, de ne plus partager d'espaces physiques et d'activités communes et journalières avec leur conjoint, ou même avec leurs enfants lorsqu'ils n'en ont pas la garde, est ressenti comme une expérience douloureuse. L'obligation de réorganiser leur vie en ne comptant que sur eux-mêmes soulève alors, chez eux,

beaucoup de craintes et de doutes. Les femmes qui n'étaient pas sur le marché du travail pendant leur mariage doivent se trouver un emploi et apprendre à s'assumer financièrement.

Fondamentalement, ce qui paraît manquer le plus à ceux qui partagent cette représentation négative de la solitude, c'est la présence physique de quelqu'un qui peut leur prodiguer attention, amour et sécurité. Leur plus grande angoisse s'exprime ainsi : « Et si je devais finir mes jours tout seul (ou toute seule) ! »

La solitude psychologique et morale, liée au deuil de la rupture, fait aussi partie de leur expérience. Les répondants avouent avoir ressenti le poids d'émotions très intenses et n'avoir plus été en mesure d'en contrôler les symptômes : ils évoquent, entre autres, la sensation d'être malades physiquement, d'être instables sur le plan mental et, pis encore, d'être terriblement dépossédés. Puisque, généralement, ils n'ont pas eux-mêmes pris l'initiative de la rupture, ils se sentent trahis, répudiés, délaissés. Ils se disent tristes, mélancoliques et parfois dépressifs, car rien ne les motive à sortir de leur isolement. Celui-ci est vécu, sur le plan personnel, comme un rejet, un abandon de la part du conjoint et, sur le plan social, comme une exclusion ou une marginalité. Étant donné que leur investissement affectif envers le conjoint était souvent démesuré, ils avouent se sentir totalement démunis. De même, ils déclarent que puisqu'ils ont l'impression de ne plus correspondre à une image sociale satisfaisante — celle de membre d'un couple stable, qui a « réussi » —, ils se sentent dévalorisés. Ils souffrent alors d'une solitude morale. Quelques-uns vont même jusqu'à envisager le suicide comme

une solution paroxystique à l'absence d'amour. Dans la logique de cette représentation, on n'est plus rien socialement quand on n'a plus de vie de couple.

Comme ces néo-célibataires avaient centré leur vie sur leur conjoint ou sur leur famille, ils se retrouvent, après la rupture, avec très peu d'amis et très peu d'activités. Ils affirment subir une certaine solitude sociale ; leurs manques au niveau récréatif et sexuel suscitent en eux, disent-ils, un sentiment de solitude. Aller au théâtre, au cinéma, au concert, manger au restaurant, faire un voyage, par exemple, sont, selon eux, des activités qu'ils pourraient faire même s'ils sont seuls. Mais étant donné qu'ils n'ont personne avec qui ils pourraient les partager, ils disent que ce n'est pas intéressant ; ils manquent alors de motivation. Il semble que ce soit difficile pour eux de sortir des modèles traditionnels et de se permettre, sans culpabilité, une activité gratuite, personnelle et égoïste.

Créer de nouvelles relations affectives leur cause aussi des problèmes. Établir des relations avec le sexe opposé, par exemple, implique qu'ils doivent réapprendre les techniques d'établissement de contacts et de communication, disent-ils. Prisonniers d'une représentation traditionnelle de la relation amoureuse et sexuelle, ils

arrivent difficilement à se défaire des anciens stéréotypes. Ils font alors face à des situations affectives auxquelles leur éducation ne les a pas toujours préparés. Ils aimeraient ne pas se retrouver seuls, mais ils ne sont ni « dragueurs » ni « fêtards », déclarent-ils. S'estimant souvent dévalorisés dans leur apparence physique et dans leurs capacités de plaire ou d'être aimés, ils ne croient pas beaucoup à la séduction. Ils avouent ne plus savoir comment se comporter envers l'autre sexe. En effet, suite aux multiples transformations qui se sont opérées dans la société, ils constatent que de nouvelles règles de conduite s'établissent, qui sont de plus en plus flexibles et libérales, mais aussi de plus en plus déroutantes pour eux. Ils déplorent que la scène des fréquentations ait changé depuis le temps où ils étaient célibataires. Aujourd'hui, il leur paraît difficile de rencontrer dans leur entourage des gens libres, c'est-à-dire qui ne sont pas mariés ou engagés dans une relation stable. Ce n'est plus comme autrefois, lorsqu'ils pouvaient compter sur leurs réseaux naturels de sociabilité, comme la famille et l'école. De plus, ils ressentent une certaine insécurité face à une société trop permissive. Selon eux, le problème est qu'aujourd'hui on a trop de choix. Ils perçoivent leur liberté comme négative, car ils ne savent pas comment l'exercer. Selon leur témoignage, chaque individu serait devenu plus égoïste, plus exigeant envers la vie et plus déterminé à satisfaire ses multiples besoins.

Dans l'ensemble, pour ceux et celles qui partagent une représentation négative de la solitude, la souffrance liée à la séparation paraît intense ; il s'agit parfois de dépression. La stratégie utilisée consiste alors à fuir

l'anxiété en utilisant des moyens pour contrer la solitude. Ceux qui sont passifs et même dépressifs avouent consommer en quantité médicaments, alcool, cigarettes, nourriture, etc. Il est évident que ces moyens compensateurs, souvent autodestructeurs, peuvent devenir à la longue des facteurs importants de maladie : hypertension, alcoolisme, tabagisme, boulimie, etc. Nous pouvons souligner d'ailleurs, à ce sujet, la récente augmentation des coûts sociaux liés à la représentation négative de la solitude conçue en termes de manque et d'exclusion.

En revanche, ceux qui sont actifs déclarent chercher désespérément l'âme sœur dans l'espoir de refaire leur vie. Comme ils souhaitent ne plus rester seuls, ils espèrent établir une relation amoureuse stable et exclusive (remariage ou union de fait) avec un nouveau partenaire. Au début, ils comptent sur le hasard, mais lorsque rien ne se produit, ils avouent se tourner vers les petites annonces, les agences et clubs de rencontres. Nous pouvons déduire de ces témoignages que les structures et occasions de rencontres sont devenues tellement problématiques dans notre société que cette situation a facilité l'émergence d'un marché lucratif lié à la solitude.

Parmi ces répondants, le sentiment de solitude provoque donc un besoin plus intense d'un lien amoureux et permanent et accroît l'exigence de devenir pour l'autre unique et irremplaçable (et que l'autre le devienne pour soi). Cette stratégie de défense contre la solitude consiste donc à fuir l'anxiété de la séparation par l'amour possessif, fusionnel. Ce modèle culturel de l'amour romantique est transmis à travers la publicité et les mass-médias, qui offrent cons-

tamment une image du bonheur basée sur le couple. La prospérité de l'industrie de la solitude pourrait alors s'expliquer par sa capacité de vendre du rêve : la rencontre de l'âme sœur.

D'autres, en revanche, avouent rechercher l'affectivité groupale plutôt que l'affectivité personnelle, intime, et c'est pourquoi ils s'inscrivent dans des clubs de rencontres plutôt que dans des agences. Ce qu'ils disent vouloir, c'est partager avec d'autres néo-célibataires les mêmes sentiments, les mêmes expériences de solitude.

En somme, ces néo-célibataires conçoivent leur nouveau statut comme marginal dans une société où l'idéologie dominante et l'organisation sociale sont largement basées sur le primat de la vie de couple. La crainte de voir leur différence jugée comme une déviance ou une anormalité explique pourquoi ils optent pour des stratégies de « normalisation » ou de « conformité » (Moscovici). Pour recouvrer une identité et se procurer un sentiment d'appartenance, ils tenteront alors de réintégrer l'ordre social. En cas d'échec, ils se tourneront vers des stratégies compensatrices.

Nous qualifions de traditionnelles ces stratégies de défense contre la solitude puisque l'image du couple, de la famille et de la communauté reste l'idéal, la seule issue, la seule possibilité d'épanouissement personnel et d'harmonie sociale.

La représentation positive : la solitude-fantasme

La solitude est perçue comme positive lorsqu'elle est voulue et désirée. Nous l'appelons alors solitude-fantasme parce qu'elle nous paraît avant tout correspondre au désir d'une liberté absolue, sans contrainte.

L'idée d'emménager seul dans un logement et de pouvoir le

décorer selon ses goûts personnels est stimulante : on est convaincu de rompre avec le passé, les souvenirs, et on essaie de repartir à neuf. Les néo-célibataires de cette catégorie insistent sur la nécessité de s'auto-organiser pour survivre dans le quotidien et d'apprendre à ne compter que sur soi. La solitude physique est perçue comme un bienfait. Rentrer chez soi et retrouver le calme et la tranquillité, dormir sans être dérangé, pouvoir lire, écrire et réfléchir sans être interrompu, voilà quelques-uns des avantages qu'ils ont énumérés. Ils se réjouissent d'avoir dorénavant la possibilité d'exercer un contrôle total sur leur territoire physique et d'en jouir pleinement.

Quant à l'expérience de la solitude psychologique, ils la décrivent comme un isolement volontaire temporaire, qu'ils jugent nécessaire pour se remettre du choc émotif causé par la rupture d'union, car celle-ci implique toujours des pertes. Selon leur témoignage, le repli sur soi ne provoque pas des symptômes dépressifs. Il se révèle plutôt stratégique, car il permet un temps de réflexion et d'introspection propice à la réappropriation de soi et à la création d'une nouvelle identité. Ils estiment avoir, à l'avenir, l'entière liberté de prendre leurs propres décisions : rentrer chez eux quand ils le décident, inviter un ami quand cela leur plaît, bref, se permettre une certaine dose de fantaisie dans leur quotidien.

Ces néo-célibataires, qui mettent beaucoup d'efforts pour s'adapter à leur nouvelle situation, avouent ne pas être disposés maintenant à perdre leur indépendance si chèrement acquise. C'est pourquoi ils déclarent être contre toute forme de contrainte qui pourrait limiter leur pouvoir d'agir et de choisir. Ils se rendent compte que le bonheur n'est pas

nécessairement le fait de s'oublier, de se sacrifier et de donner sa vie pour les autres. Ainsi, ils avouent ne plus croire au mythe de l'amour romantique, fusionnel, et ne plus vouloir faire l'expérience de la vie de couple. Le désir de solitude les pousse à vouloir se soustraire aux contraintes ou aux concessions toujours inhérentes à la vie en commun. Vivre seul, pour ceux qui partagent la représentation positive, ne fait plus figure de principe immoral ou de facteur pathogène, mais au contraire de style de vie tout à fait sain et significatif. La solitude, selon eux, est un avantage puisque c'est la seule façon d'exercer autonomie et liberté. La devise de ces célibataires volontaires se résume à ceci : mieux vivre, s'occuper de soi, de son corps, ne pas vieillir, profiter du moment présent. C'est un art de vivre au quotidien qui leur permet de se réapproprier leur existence.

Mais ce nouveau style de vie, d'après eux, se mérite et ne peut s'exercer sans l'accroissement des responsabilités et de l'autodiscipline qu'exige l'autodétermination. Le travail, la carrière passe avant tout. Ils jugent leur profession très valorisante et très lucrative, elle leur apparaît comme une base solide pour édifier leur nouveau style de vie. Ils mettent beaucoup d'efforts à parfaire leur image corporelle, tout cela dans le but de rajeunir leur apparence. Ils accordent aussi beaucoup d'importance à leur santé et à leur bonne forme physique. Se soumettre à un régime alimentaire équilibré et à un conditionnement physique régulier leur apporte, selon eux, un mieux-être physique et une détente mentale.

Nous qualifions d'innovatrices leurs stratégies de défense contre l'établissement de relations amoureuses stables et perma-

nentes, puisqu'elles consistent à créer de nouvelles formes de relations émancipées. En effet, ces néo-célibataires libertaires semblent avoir une préférence pour une vie sociale « à la carte » : ils apprécient la possibilité de choisir des solidarités électives (réseaux personnels basés surtout sur les amis, le milieu professionnel, les mouvements associatifs, les groupes affinitaires, etc.), des loisirs plus conformes à leurs préférences personnelles (sports individuels, voyages, walkmans, magnétoscopes, micro-ordinateurs personnels, etc.). Étant donné qu'ils assurent avoir les moyens financiers nécessaires pour utiliser un bon nombre de ressources disponibles et se prévaloir d'une facilité d'accès à des réseaux de sociabilité, ils prétendent avoir la possibilité de combler leur solitude quand ils le désirent. Ils recherchent des relations avec l'autre sexe mais sans engagement émotionnel. C'est plus facile de communiquer, selon eux, si l'autre n'est pas lié à soi par une relation amoureuse exclusive. L'autre est alors perçu comme moins menaçant parce que les deux partenaires admettent au départ leur autonomie respective. Ils préfèrent avoir des relations multiples qui leur procurent des expériences variées et enrichissantes, y compris des

relations sexuelles dépourvues d'investissement affectif. Cependant, ils confient être souvent l'objet d'une certaine répression de la part de leur entourage : perçus comme des déviants, ils sont traités d'égoïstes, d'égocentriques et de collectionneurs d'aventures sexuelles. D'autre part, ceux parmi eux qui n'ont pas de relation amicale et sexuelle avec un partenaire du sexe opposé disent qu'ils sont souvent qualifiés de gens frustrés, affectivement et sexuellement. Cependant, ils nous ont révélé avoir d'autres sources d'affectivité : leurs enfants, leur famille et des amis du même sexe.

Ces néo-célibataires conçoivent leur nouveau statut comme légitime et c'est pourquoi ils utilisent des stratégies pour assumer leur solitude. Loin de considérer leur mode de vie comme une honte sociale ou encore un échec, ils y voient une condition de réalisation de soi en fonction de nouvelles activités, relations, normes et valeurs. Ils choisissent la voie de l'innovation en maximisant leur différence par rapport à ceux qu'ils estiment être des conformistes ; ils cherchent à faire reconnaître la légitimité de leur style de vie.

La représentation ambivalente : la solitude-impasse

Si l'expérience de la solitude est perçue comme négative par les uns et positive par d'autres, elle est aussi saisie, par d'autres encore, dans la perspective d'un conflit statique, non résolu, entre différents systèmes de valeurs. Certains répondants disent, en effet, que ce qui est difficile à vivre, c'est la cohabitation en eux de deux tendances opposées qu'ils jugent incompatibles : l'une les pousse à établir une relation amoureuse stable et permanente,

Positi arités

donc contraignante, l'autre à affirmer plutôt leur liberté et leur autonomie. Ils considèrent que la situation de solitude comporte autant d'inconvénients que d'avantages.

L'ambiguïté du changement de rôle dont maints néo-célibataires font l'expérience entraîne parfois des relations anoniques avec leur entourage. Ceux qui choisissent de vivre seuls peuvent se sentir isolés dans une société où la vie, la publicité et les mass-médias offrent une image du bonheur basée sur le couple, donnant ainsi l'impression que le célibat n'est qu'une situation temporaire à laquelle il faut tôt ou tard remédier. En conséquence, certains néo-célibataires peuvent avoir le désir de réintégrer l'ordre social établi en se conformant aux normes et valeurs traditionnelles (vie commune à deux, contrat à vie, fidélité...). D'autre part, ils peuvent aussi avoir un désir de réalisation de soi en fonction de nouvelles activités, relations, normes et valeurs (désir d'autonomie, de liberté...), d'un style de vie en solitaire, également significatif. Ils avouent avoir besoin d'amour, d'affection, de tendresse et de stabilité, mais ils expriment en même temps la crainte de s'engager et de perdre en conséquence leur liberté (c'est l'« angoisse de la liberté » de Sar-

tre). Ayant à l'esprit leur échec conjugal, ils craignent que la cohabitation quotidienne avec un-e partenaire entraîne la routine, la monotonie, qui pourraient éventuellement détruire la relation et mener, à nouveau, à une séparation. Afin d'éviter la souffrance qu'entraînerait une éventuelle séparation, ils n'osent pas établir de relations sentimentales stables.

Vouloir en même temps assumer et contrer leur solitude, voilà la source normative de l'ambivalence qui fonde leurs comportements. À ce propos, certains répondants disent avoir observé que, même si l'objectif de ceux qui fréquentent le club est de se créer de nouvelles relations, ils restent malgré tout sur leurs gardes. Tout se passe comme si des craintes informulées empêchaient certains membres de prendre des initiatives, d'amorcer des contacts, comme la peur d'être jugés, exploités ou rejetés. Le véritable combat qui se livre entre le désir de combler des besoins socio-affectifs et sexuels et des sentiments de gêne, de peur ou de crainte rend l'accomplissement de ce désir impossible. Leur stratégie, que nous appelons incertaine, entraîne donc une paralysie au niveau des décisions à prendre et des gestes à poser.

La représentation dialectique : la solitude-association

Ce modèle est différent de celui de la solitude-impasse, caractérisé par l'incapacité à choisir résolument entre les termes inconciliables d'une alternative. En effet, la représentation dialectique de la solitude est caractérisée plutôt par la réunion des contraires, de telle sorte que l'un ne peut se concevoir sans l'autre. Ainsi, pour certains répondants,

si le sentiment de solitude donne naissance à l'amour, il rend aussi davantage conscient de la séparation. Ils déclarent que même si la rupture d'union comporte une dimension désaliénante et libératrice, elle provoque en même temps des sentiments d'angoisse, d'insécurité et de solitude. Ils avouent alors ressentir un nouveau besoin, une nouvelle aspiration : le désir d'établir de nouveaux liens. L'angoisse de séparation, souvent contrée au début, de façon inconsciente, par des stratégies défensives comme l'amour possessif ou la « sécession sentimentale », se transforme par la suite en un sentiment plus permanent. Si chercher à établir une relation fondée sur l'amour possessif est une stratégie utilisée pour nier la séparation par la fusion, la « sécession sentimentale », elle, permet de fuir la souffrance liée à la séparation par un non-engagement affectif ou sentimental avec un partenaire. La première stratégie (traditionnelle) met l'accent sur le besoin d'aimer et d'être aimé, donc de souscrire à des contraintes, alors que la deuxième (innovatrice) insiste sur le désir de liberté, d'autonomie et d'indépendance.

À l'instar de la représentation ambivalente, la représentation dialectique est fondée sur l'opposition de contraires. Mais alors que la première débouche, on l'a vu, sur une impasse, la deuxième se caractérise idéalement par un dépassement de cette opposition. Cette solution consiste à réunir les termes du conflit. Ainsi, la représentation dialectique de la solitude permet, d'après ceux qui la partagent, de transformer l'amour possessif en un amour plus authentique. Si la séparation est admise, on ne considérera plus l'autre comme un objet ou un obstacle à ses désirs mais comme un être possédant une

individualité propre, disent-ils. La relation ne pourra donc plus être fondée sur la possession ou la domination, elle sera plutôt désaliénée et plus égalitaire, en ce sens qu'elle mettra chaque partenaire autonome en face de l'autre dans une situation de dialogue. Le club de rencontres est perçu par certains célibataires comme un instrument de conscientisation, parce qu'il est une sorte de coopérative de rééducation mutuelle. L'initiation à la reliance interpersonnelle qu'il facilite passe par l'apprentissage de nouvelles conduites marquées du sceau du respect, de la sensibilité et de la tendresse. En conséquence, selon eux, ni la possession égoïste ni le libertinage ne peuvent durer longtemps dans un tel contexte. C'est, en somme, un laboratoire vivant où chacun expérimente la solitude partagée. On y prend conscience qu'on n'est plus seul à être seul.

C'est cette expérience immédiate de la solitude partagée qui leur fait prendre conscience que toute relation se fonde à partir de deux sentiments contradictoires : d'un côté, l'amour ou le besoin de solidarité, de l'autre, le sentiment de séparation. Ici s'opère, au niveau des mentalités, une véritable révolution copernicienne puisque les sentiments sont considérés comme principes premiers des relations sociales. En effet, certains néo-célibataires vont à l'encontre d'une longue tradition qui, notamment en sociologie, fonde les relations sociales sur le jeu des structures. Ils disent prendre conscience que l'amour est constamment rongé par le doute, par l'échec, par l'angoisse de séparation. En conséquence, ni la relation, ni le je, ni l'autre ne sont des données stables qu'ils peuvent maîtriser et conserver. Ils savent qu'ils ne sont pas à l'abri d'une autre

séparation, mais l'expérience leur a montré aussi que l'amour peut rebondir sur l'échec. Ils sont donc prêts à tenter d'établir un nouveau lien. Leur stratégie est mixte (pratiques traditionnelles et pratiques émergentes) : ils veulent bien établir une relation amoureuse stable (avec ou sans cohabitation), mais ils veulent en même temps conserver une autonomie et se réserver des moments de solitude dont ils estiment ne plus pouvoir se passer. Leur stratégie n'est pas celle où prévaut le couple fusionnel, structure où chacun est fondu dans une seule unité ; elle est plutôt celle du « compagnonnage », formule selon laquelle le lien entre les conjoints ne vaut que s'il y a reconnaissance de l'autonomie de chacun.

Cette représentation dialectique traduit une conception dynamique et relativiste de la solitude. À l'instar de Bolle de Bal (1987 : 116), nous croyons que « même dans sa dimension désaliénante et libératrice, la rupture d'union comporte une dynamique de déliance qui n'est point simple : les libertés désirées, voulues, confuses, entraînent aussi des sentiments d'angoisse, d'insécurité et de solitude. Naît alors un nouveau besoin, une nouvelle aspiration : le désir de reliance, d'être re-lié, lié à nouveau et lié autrement ». Ces besoins contradictoires (de liberté et d'être liés à

nouveau) qu'éprouvent ces néo-célibataires après leur rupture engendrent de nouvelles formes de socialité. En ce sens, la solitude-association est une tentative de dépassement de la solitude-impasse.

Conclusion

Notre recherche en cours sur l'expérience de la solitude des néo-célibataires est motivée par notre intérêt pour la vie quotidienne, pré-occupation qui échappe en grande partie aux classiques investigations sociologiques d'inspiration positiviste. Il est nécessaire, comme le souligne Rioux (1978 : 181), que le sociologue analyse les pratiques émancipatoires, parce que les individus et surtout les groupes inventent de nouvelles façons d'être en société et instituent de nouvelles valeurs. « C'est dans la vie quotidienne que se mesure l'émancipation humaine », observe-t-il avec pertinence.

Notre objectif était de montrer que la solitude n'est pas un état statique mais plutôt un mouvement qui traverse de part en part la banalité courante, d'où son aspect dynamique. Les représentations que les néo-célibataires ont de la solitude sont plurielles et complexes. Nous traversons actuellement une époque charnière de mutations sociales importantes, où les hommes et les femmes cherchent à définir de nouveaux rapports et de nouvelles relations significatives. On assiste à une véritable dynamique de la solitude où les gens font l'expérience tantôt de vivre seuls, c'est-à-dire sans relation privilégiée et stable avec un-e partenaire, tantôt de s'engager dans divers types de relations conjugales ou autres, tantôt de s'intégrer dans des réseaux sociaux, sous le signe de la socialité spontanée, durable ou éphémère.

Quoi qu'il en soit, on aurait tort de minimiser les changements en cours et de les attribuer, dans un dessein moralisateur, à des modes ou à des fantaisies passagères ou encore à la manifestation d'une société en dégénérescence. Il s'agit plutôt de modifications profondes qui s'enracinent dans de nouvelles valeurs, dans une nouvelle vision du monde et de la vie, et à l'égard desquelles le sociologue doit manifester une plus grande sensibilité. Nous croyons que, dans l'étape de transition qui caractérise tout changement social, les acteurs sociaux sont le lieu de contradictions qui surgissent du chassé-croisé entre le poids des traditions et les pratiques émergentes. Or, toutes les sociétés ont tendance à faire oublier à l'être humain sa solitude originelle et c'est pourquoi le couple, la famille et la communauté, par exemple, ont toujours été perçus et institutionnalisés comme des formes de socialité importantes auxquelles il fallait adhérer coûte que coûte, dans l'oubli héroïque de soi et l'anathème de la solitude.

En opposition à ceux qui persistent à analyser le phénomène de la solitude selon la perspective de l'individualisme et du narcissisme (entendus comme processus qui engendrent l'isolement social et le sentiment de solitude), nous avons voulu montrer comment continuent à opérer, par exemple à travers les pratiques émergentes des néo-célibataires, de nouvelles formes de solidarité. Si le besoin de rencontrer quelqu'un avec qui échanger simplement ou établir éventuellement des rapports affectifs et sexuels, éphémères ou stables, est devenu une denrée commerciale exploitée par une industrie prospère, celle du « marché de la solitude », il n'empêche qu'il est d'abord et

avant tout l'expression forte d'un vouloir-vivre sociétal ou de l'horreur du vide qui pousse à l'agrégation. En ce sens, les petites annonces, les agences et clubs de rencontres, par exemple, sujets fort négligés par le « savoir noble », jouent d'une certaine façon le rôle de systèmes médiateurs que la famille et l'entourage exerçaient autrefois de façon quasi exclusive.

Il serait souhaitable qu'une recherche similaire vienne établir dans quelle mesure les représentations discursives de la solitude des néo-célibataires de la classe moyenne aisée, que nous avons tenté de dégager et d'articuler, reflètent aussi la situation et les projets des néo-célibataires en général. Par ailleurs, on peut légitimement supposer, compte tenu de l'universalisation des processus majeurs de développement des sociétés modernes, que les données de notre recherche, recueillies dans la ville de Québec, reflètent dans une très large mesure les tendances de l'évolution qui est en cours dans d'autres centres urbains de la province et du Canada et dans d'autres sociétés occidentales.

Louise Saint-Laurent
Département de sociologie
Université Laval

Notes

- ¹ L. Nadeau, « Vivre seul », *Le Devoir*, 18 décembre 1992 : B1.
- ² Études de doctorat en sociologie subventionnées par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH).
- ³ H. Spencer, en particulier, a associé positivisme et évolutionnisme.
- ⁴ H. Cauffopé, cité dans J. Drapeau, « Cupidon fait son nid dans les annonces classées », *Le Soleil*, 20 novembre 1988 : B2.

Bibliographie

- ARENDT, Hannah. 1961. *Condition de l'homme moderne*. Paris, Gallimard.
- BALANDIER, G. 1985. *Une anthropologie des turbulences. Hommage à Georges Balandier*. Paris, Berg International Éd.
- BERNIKOF, L. 1987. *Alone in America*.
- BLOOM, Alan. 1987. *L'Âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*. Guérin Littérature.
- BOLLE DE BAL, Marcel. 1987. « À la recherche de liens perdus sans collier », *Bulletin de l'Association internationale des sociologues de langue française*, 4. Université de Genève.
- BREHM, S. S. 1984. « Les relations intimes », dans Serge MOSCOVICI, dir. *Psychologie sociale*.
- CALDWELL, G. 1990. « Tendances démographiques », dans Simon LANGLOIS et autres. *La Société québécoise en tendances, 1960-1990*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- DAVID, Hélène. 1990. « Les Éros sont fatigués. Sexe : quand le cœur n'y est plus », *Le Nouvel Observateur*, octobre.
- DESANTI, J. T. 1976. *Introduction à la phénoménologie*. Paris, Gallimard, coll. « Idées ».
- DURKHEIM, Émile. 1973. *Le Suicide*. Paris, PUF.
- DUTEUIL, Mireille. 1979. *Le Marché de la solitude*. Paris, Denoël.
- FERRAROTTI, F. 1983. *Histoire et histoire de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*. Paris, Librairie des Méridiens.
- FOUCAULT, Michel. 1984. *Histoire de la sexualité. 2. L'usage des plaisirs. 3. Le souci de soi*. Paris, Gallimard.
- FRIEDMAN, Georges. 1964. *Le Travail en miettes*. Paris, Gallimard, coll. « Idées ».
- FROMM, Eric. 1956. *Société aliénée et société saine. Du capitalisme au socialisme humaniste. Psychanalyse de la société contemporaine*. Paris, Le courrier du livre.
- GOODE, W. J. 1956. *After Divorce*.
- GRAY, G. M. 1978. « The Nature of the Psychological Impact of Divorce Upon the Individual », dans *Journal of Divorce* : 289-301.
- HABERMAS, Jürgen. 1987. « La modernité, un projet inachevé », dans *Catalogue L'Époque, la mode, la morale, la passion*. Éd. CCI.
- HUNT, M. 1966. *The World of the Formerly Married*.
- LASCH, Christopher. 1981. *Le Complexe de Narcisse*. Paris, Lafont.
- LIPOVETSKY, Gilles. 1983. *L'Ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*. Paris, Gallimard.
- MAFFESOLI, Michel. 1985. *Au creux des apparences. Pour une éthique de l'esthétique*. Paris, Plon.
- MAFFESOLI, Michel. 1988. *Le Temps des tribus. Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse*. Paris, Méridiens Klincksieck.
- MAFFESOLI, Michel. 1990. *L'Ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*. Paris, Librairie des Méridiens.
- MARCUSE, Herbert. 1968. *L'Homme unidimensionnel*. Paris, Éditions de Minuit (traduit par M. Wittig).
- RIESMAN, David. 1964. *La Foule solitaire. Anatomie de la société moderne*. Paris, Arthaud.
- RIOUX, M. 1978. *Essai de sociologie critique*. Montréal, Hurtubise HMH.
- SEEMAN, Melvin. 1962. « A Test of the Mediation Hypothesis », *American Sociological Review*, XXIX, 2.
- VIEILLARD-BARON, Jean-Louis. 1986. « Esthétique », *Sociétés*, 2, 6 (novembre) : 5-7.
- WEISS, R. S. 1973. *Loneliness of Emotional and Social Isolation*.
- WEISS, R. S. 1975. *Marital Separation*.